Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 6

Artikel: La bourse
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186893

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingtième année. N° 6 Samedi 11 Février 1882.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

La crise.

Depuis une quinzaine de jours, on n'entend plus parler que de désastres financiers, de ventes à découvert, de reports, de différences, etc.; les journaux en font un tableau navrant et l'on rencontre, par-ci, par-là, des figures sombres, des gens mordillant, tordant fiévreusement leur moustache et maudissant leur mauvaise chance.

Est-ce qu'il y aura donc toujours des hommes assez insensés pour vouer, de gaîté de cœur, aux caprices du hasard, leur sort et celui de leur famille; pour courir le risque de détruire en un jour une fortune qu'ils ont amassée péniblement ou que leurs parents leur avaient religieusement conservée ?...

Hélas ! oui, il y en aura toujours, il y en aura tant que l'ennemi sera là !

Quel ennemi ? me direz-vous. — L'ennemi le plus terrible de notre siècle, celui qui dirige sans cesse nos regards vers les gens plus haut placés que nous, et ne les arrête jamais sur ceux qui occupent une condition inférieure à la nôtre.

Dès lors, libre carrière est ouverte à l'orgueil, à l'amour du luxe et de la fortune, se traduisant sous les formes les plus désastreuses et les plus multiples.

On commence par dissimuler son origine; on cherche à faire oublier qu'on est fils d'un perruquier, d'un tailleur ou de tout autre honnête industriel, dont on a cependant hérité un joli patrimoine, fruit de son travail et de son économie.

On se figure que puisque le voisin prend des premières places en chemin de fer et en bateau à vapeur, on ne peut guère faire autrement; et que s'accorder chaque dimanche, et au besoin une ou deux fois la semaine, une jolie promenade comme lui, ce n'est pas un bien grand crime. Et puis l'on dîne à l'hôtel, où l'on est grandement servi, où l'on vous prend pour un grand seigneur.... Ça fait toujours bien de dîner à l'hôtel !

Puis il faut nécessairement à madame un salon élégamment meublé ; il lui faut aussi son jour, le jour où elle reçoit. Au milieu de ce luxe, madame fait bien par-ci par-là quelques fautes de langage, quelques malheureux cuirs ; mais une riche toilette, des bijoux à profusion et une bonne table font bientôt oublier ces bagatelles.

Les enfants sont à l'unisson. Les garçons jouent, fument, font des parties de plaisir et dépensent l'argent de leur père sans même se douter de sa valeur, sans savoir comment il se gagne. Paresseux, flâneurs, ils font des études incomplètes, manquent leur vocation et deviennent pour leur famille un souci de chaque jour.

Les filles sont obligées de suivre : La toilette, les fêtes, les bals, les invitations réciproques, ne sont-ils pas indispensables quand on vise au mariage, qui souvent réussit mal ou ne vient pas du tout.

Cet état de chose est navrant; mais enfin, une fois lancé, il n'est guère possible de reculer. Puis vient le moment où l'on souffre moralement, où l'on se retourne dans son lit, où les nuits sont agitées, où les soucis vous empoignent de tous côtés et vous rongent.

Peu importe, il faut sauver les apparences.

C'est alors que l'ennemi réapparaît plus insinuant que jamais et vous dit : « Tente la fortune !... joue à la bourse !...

Une première fois on gagne une bagatelle; une seconde fois, on gagne d'avantage; une troisième fois d'avantage encore... A partir de ce moment, la fièvre du jeu n'a plus de bornes; on se lance aveuglément dans les spéculations, on s'engage pour des sommes que l'on ne possède pas, espérant centupler les bénéfices et se lever un beau matin riche comme Crésus !

Mais un beau matin, le sort vous abandonne, la chance tourne contre vous et tout croule !!

Et il est rare que la fortune vous quitte sans être suivie de près par la considération, sa compagne trop souvent inséparable, hélas! On sent dès lors le vide se faire autour de soi, on cherche en vain ses amis... ils ont disparu !

Voilà malheureusement où les besoins du jour conduisent bien des gens. L. M.

La bourse.

A propos de l'article qui précède, nous donnons ci-dessous la définition des opérations financières les plus pratiquées, et qui font l'objet des conversations du jour.

Dans les *opérations à terme*, les parties contractantes ne se remettent les valeurs en titres et les espèces qu'à une époque plus ou moins éloignée de celle du marché. Toutefois, le terme du règlement est toujours déterminé; il est ordinairement d'un ou de deux mois, et s'exprime

par cette formule : *Fin courant, Fin prochain.* Néanmoins on peut prolonger les délais en faisant une opération accessoire appelée

Report. Celui-ci a donc pour but de reporter l'exécution d'un marché à terme de fin courant à fin prochain. Ainsi, j'ai acheté 1500 fr. de 3 % livrables fin février. Si, à l'échéance ou même avant, je veux reporter mon opération à fin mars, je vends, livrable fin février, mon inscription de 1500 fr., et en même temps je la *rachète* fin mars. S'il existe une *différence* entre le prix d'achat primitif et le prix de vente fin février, je la reçois ou je la paie. Tel est le moyen de prolonger l'échéance d'une opération.

La *différence,* ainsi qu'on vient de le voir, est l'écart qui s'établit sur les opérations à terme lors de chaque liquidation par le cours de compensation. Il est bien connu de tout le monde que la plupart des opérations à terme n'ont en vue ni livraisons de titres, ni livraisons d'espèces, mais seulement l'encaissement des *différences.* L'acheteur n'est souvent pas plus en état de livrer les espèces que le vendeur ne l'est de livrer les titres. De là ces opérations fictives qui ne constituent qu'un simple pari et qu'on désigne sous les noms de : *Ventes à découvert, Achats à découvert.* Exemple : Le 3 % étant à 73, Jean a des raisons de croire qu'il y aura une baisse à la fin du mois. Dans cet espoir, il vend à Pierre, qui croit au contraire à une hausse, 6000 fr. de rente 3 % à 73, livrables à la fin du mois. La fin du mois arrive et la baisse a lieu : le 3 % est à 72, c'est-à-dire à un cours inférieur de 1 fr. à celui de l'époque du marché. Jean ne livre pas à Pierre les titres représentant les 6000 fr. de rente, parce qu'il est tout aussi hors d'état de se les procurer que Pierre de trouver les fonds nécessaires pour les payer ; mais Pierre donne à Jean une somme de 2000 fr. pour *différence.*

Il y a deux sortes d'opérations à terme : les *marchés fermes* et les *marchés à prime.*

Le *marché ferme* consiste à vendre ou à acheter en se soumettant à toutes les variations des cours, et il engage en même temps l'acheteur et le vendeur. Le marché ferme sérieux ne diffère du marché ferme en spéculation que parce que le premier se résout par une levée ou par une livraison de titres, tandis que le second se resout par le paiement d'une différence.

Les *marchés à prime* n'engagent que le vendeur, et, au jour de l'échéance, s'il le juge utile à ses intérêts, l'acheteur est libre de ne pas remplir ses engagements, moyennant l'abandon au vendeur, à titre de dédommagement, d'une somme convenue d'avance, qu'on appelle prime, et qui se paie ordinairement au moment de la conclusion du marché.

Bébés.

Le *bébé de Paris* marche coquettement, avec un peu de pose; la fièvre du jeu ne lui fait rien oublier, il est si sensible aux éloges ! Ses petites oreilles se dressent comme celles d'un cheval de race, quand il entend une exclamation ravie. Il est en blanc, une ceinture posée très bas lui fait un ventre de vieux diplomate ; la première heure la tenue est assez bonne, mais après, tant pis ! il se laisse aller à un abandon plein de grâce. Les yeux sont fins, le nez en l'air, le sourire déjà moqueur.

Le *bébé anglais* est sérieux avec une nuance de « respectability ». Il est habillé par l'*Englich Warenhouse* et très libre dans ses mouvements. A dix degrés sous la glace le « poor dear » a les jambes nues; son chapeau chargé de panaches, qu'il porte en arrière, laisse voir ses cheveux d'or; ses paroles ont le sifflement mignon des oiseaux exotiques. Tous les matins il prend un bain froid, et les biftecks que mangent mylord et mylady, lui ont donné cette carnation de bouton de rose trempé dans de la crême fraîche.

Le *bébé allemand* est lourd et gros ; déjà on voit passer le petit bout de l'oreille de Werther dans ce bonhomme tranquille aux yeux de faïence nébuleux; les moineaux épouvantés fuient à l'éternûment de ses dures syllabes; il ne veut jouer qu'au soldat et pleure quand il n'est pas général. Il porte comme le suivant de bonne heure des bottes.

Le *bébé russe* est chétif, mais distingué; il ne se commet pas avec les petits inconnus; porte toujours une aigrette et des fourrures, même l'été; l'habitude ! Il voit peu ses parents, qui vivent du reste, chacun dans un climat différent, mais il sait très bien que son père donne le knout aux cerfs, et il attend patiemment qu'il soit assez grand pour faire fouetter les moujicks qui résisteront à ses caprices.

Le *bébé italien,* beau, bavard, un Apollon de marbre brun, Bacchus enfant, tenant un polichinelle en guise de thyrse. Ni chapeau, ni plumes; sa chemise s'en va à l'aventure. Les lèvres en corail et les cheveux couronnés de pampres, il lance aux passants des rimes sonores qui doivent être des vers du Tasse, et donne des gâteaux aux *pifferari* pour les entendre crier : *Gracia !*

Le *bébé suisse* se rapproche suivant sa nationalité française, italienne ou allemande, de ceux qui viennent d'être décrits. S'il laisse à désirer sous le rapport de la grâce, il a quelque chose de plus robuste. Mais depuis quelque temps, l'usage de l'habiller comme une poupée se répand de plus en plus dans nos villes. Les vieux s'en attristent et regrettent les mœurs simples d'autrefois.

En les voyant si frais, si pimpants, tendant leurs lèvres roses avec un appel de baisers fou, on ne se douterait jamais qu'ils deviendront des Messieurs barbus, moustachus, boursiers, marchands de vins, avocats, qu'ils auront un affreux visage, une vilaine âme, qu'ils sentiront le cigare et feront pleurer les femmes sensibles.

Le Bottin suisse pour 1882.

Chaque année, nombre de personnes lisent dans nos journaux cette annonce :

L'*Annuaire du commerce suisse, de MM. Chapalay et Mottier, vient de paraître,* etc.

Puis elles tournent la page ou passent à une autre annonce avec trop d'indifférence peut-être. Eh bien, chers lecteurs, lorsque cet avis vous tombera sous les yeux, arrêtez-vous y quelques instants; c'est un juste hommage que vous devez aux éditeurs de cet ouvrage.

En effet, tous ceux qui n'ont point parcouru ou consulté le *Bottin suisse*, ne peuvent se figurer tous les mérites, toute l'importance, tout le travail que recèle cet immense volume, imprimé avec